

Plus tard, en étudiant l'art, de nouveau la figure mélancolique de la forme vint me heurter.

Il nous fallut apprendre de longs extraits des oeuvres littéraires des grands maîtres, classifiés et numérotés dans le musée de la bibliographie, et les réciter ensuite froidement en contemplant la mine renfrognée du maître, dans la crainte du chatiment, et avec la monotonie d'une voix suppliante.

A chaque passage, il fallait mettre une formule. Telle chose appartient à telle école et fut écrite à telle date; c'est un grand chef-d'oeuvre. Acte de foi révélé aux hommes par on ne sait qui.

Derrière le nom de l'école littéraire, derrière l'inquiétude pour la date ou pour la récitation monotone, je sentais sortir de mes paroles je ne sais quelle révolte inconnue. Ces oeuvres parfaites, recouvertes d'une formule morte et mises dans l'étroit compartiment des écoles littéraires, me semblaient, sans que je sache pourquoi, pauvres, misérables et obscures, de cette obscurité que possèdent les choses qui vivent dans l'ombre.

J'appris ainsi la seconde leçon de l'enfance: la haine ingénue des chefs-d'oeuvre.

Et tandis que les vieux professeurs et les vieux livres répétaient la formule, mon esprit plus clairvoyant et plus jeune, continuait de clamer sa protestation.

Enfin, après de longues, très longues insomnies, nous avons abordé une étude que j'attendais anxieusement: celle de l'homme.

Mon cerveau, mes mains, mes yeux, mon coeur même se trouvèrent enfermés dans les noms scientifiques, dans les sévères classifications de la science.

J'appris qu'il y avait en moi je ne sais quelle stérile ossature. Je comptai mes vertèbres et mes muscles.

Chaque fraction du corps trouva son numéro, son casier, son catalogue. Je me sentis amoindri et déçu.

Derrière tout cela, se cachaient des questions plus profondes. Tout le pourquoi insatiable de mon esprit se sentait, une fois de plus,

réprimé et étouffé sous l'empire austère de la formule. La formule sévère, hors laquelle il n'est pas possible de balbutier des questions, me mit son baillon et me renversa.

J'appris ainsi la troisième leçon: la haine pour l'homme.

A la sortie de l'école, le silence se fit dans mon coeur. Sans l'esclavage du nom et de la formule abstraite, je me mis à débarrasser la vie des lourds vêtements inutiles qui me l'avaient cachée.

Peu à peu, je me suis réconcilié avec les fleurs; j'ai lu avec enthousiasme les beaux passages des chefs-d'oeuvre; j'ai commencé à entrevoir un sens profond des hommes.

Depuis ce jour, je me suis réconcilié avec la vie.

L. Y. S.

C O S T A R I C A

A s s o c i a t i o n L ' E N T R ' A I D E

TRAVAUX: Nous disions, dans notre dernier No. que l'on était en train d'abattre la forêt qui couvrait l'emplacement sur lequel doit être établi la plantation de caféiers de "L'Entr'aide". Ce travail a été fait. Mais, alors qu'il n'aurait pas du pleuvoir en janvier, février et mars c'est le contraire qui s'est produit. Comme il a plu à différentes reprises, le brûlage a été mauvais. Les feuilles et le menu bois furent détruits par le feu, mais tous les troncs, même ceux de moyenne grosseur sont restés, rendant impossible, pour le moment, l'établissement d'une plantation permanente. A quatre ou cinq, nous aurions pu déblayer une partie du terrain, de façon à pouvoir planter mille plants au moins. A deux il ne fallait pas y songer. Pour que les frais d'abattage ne soient pas perdus, une seule chose restait à faire: les prendre à notre charge, Pablo et moi, et serrer du riz pour nous rembourser. C'est ce que nous avons fait. L'été prochain, et avec l'aide des nouveaux colons qui doivent venir, nous nous occuperons du déblayage et nous planterons tout ce que nous pourrons. C'est donc un an de retard. Ceci est regrettable